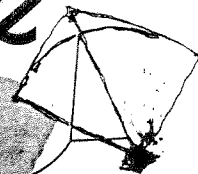


théâtre des treize vents

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL
LANGUEDOC-ROUSSILLON
MONTPELLIER



GRAMMONT

MARDI 15, MERCREDI 16, JEUDI 17 DECEMBRE A 20 H 45

HELOÏSE ET ABELARD

JOURS TRANQUILLES EN CHAMPAGNE

Adaptation et mise en scène : Didier Bezace
Avec : Jean-Pôl Dubois
Textes dits par Karen Rencurel

Une co-production Théâtre de l'Aquarium, Festival d'Avignon
Alpha-Fnac

La correspondance d'Héloïse et Abélard mêle de façon séduisante et énigmatique deux genres littéraires contradictoires : le récit à but hagiographique destiné à rendre exemplaire la vie des protagonistes, en l'occurrence Pierre Abélard, philosophe et théologien deux fois condamné en concile et quasiment en fuite lorsque l'œuvre est entreprise, et le roman courtois où s'épanouit un nouveau discours amoureux qu'incarne magnifiquement Héloïse.

Les deux genres littéraires se trouvent réunis là sous une forme narrative conventionnelle bien particulière et en honneur, semble-t-il à l'époque : l'échange de lettres qui, s'il n'a rien à voir avec notre courrier moderne en garde la même vertu émotive : l'écriture suggère la présence tout en augmentant le sentiment de l'absence.

De ces trois éléments nous avons tenté de tirer la forme de notre spectacle : un homme physiquement présent en scène nous dit sa volonté de se débarrasser de son corps tant il gêne l'élévation de son âme. Il parle pour se taire.

Une femme absente utilise sa voix pour dire la détresse de son corps tant il souffre de ne pas exister. Elle se tait pour mettre fin à sa douleur. L'un et l'autre monologuent sans jamais se réunir.

Et voilà la légende détruite. C'est qu'elle nous cachait la cruauté de cette histoire d'amour qui dépasse les personnages eux-mêmes, deux conceptions du monde s'y affrontent, ce n'est pas une idylle, c'est un combat.

Didier Bezace

Didier Bezace

co-fondateur en 1970 de la troupe du Théâtre de l'Aquarium installé à la Cartoucherie de Vincennes. Participe dès lors à tous les spectacles de la compagnie en tant qu'auteur, metteur en scène ou comédien. Co-auteur avec J.-L. Benoît de "Pépé" (1978). Collabore à la mise en scène avec J. Nichet du spectacle Feydeau "Feu la mère de Madame" et "Léonie est en avance" (1984). Réalise en 1983 l'adaptation et la mise en scène de "La Débutante" d'après "Mademoiselle Else" d'Arthur Schnitzler, et en 1985 il est l'adaptateur, le metteur en scène et l'interprète du spectacle "Les Heures Blanches".

Jours terribles en Champagne

« A cette époque, c'était en 1119, je me croyais le seul philosophe sur la terre. » L'homme qui parle est seul, il porte des vêtements anonymes, et se trouve dans une pièce qui pourrait être une cave, en tout cas une cache, murs suintants, petite porte, une lampe, un prie-Dieu, un vélo. Rien de spectaculaire et pourtant, l'homme qui parle est une légende: c'est Abélard. Pas l'Abélard qui, si l'on veut en croire l'histoire, tendit dans sa tombe les bras à Héloïse qui le rejoignait dans la mort, mais Abélard l'homme blessé qui, dans la *Lettre à un ami*, raconta ce que fut sa vie. Une vie terrible, qu'il égrène comme on parcourt les stations d'un chemin de croix.

Au commencement était un homme qui était philosophe, brillant, célèbre, et cynique. Il n'aimait pas le commerce des prostituées, il trouva plus aisé de s'introduire dans la maison d'un bourgeois, oncle d'une jeune fille à la fois cultivée et jolie. C'était Héloïse, il était décidé à la séduire, sous prétexte de parfaire sa formation. « Notre ardeur connut toutes les phases de l'amour, et tous les raffinements insolites que l'amour imagine, nous en fîmes aussi l'expérience. » Scandale quand l'oncle et tuteur d'Héloïse apprend la chose. Abélard fuit en Bretagne, revient une nuit pour enlever Héloïse enceinte. Une seule solution, pour sauver la face: le mariage. Héloïse ne veut pas. « Le nom d'épouse paraît plus sacré et plus fort, pourtant celui d'amie m'a toujours été plus doux. » Ce mariage se fera, qui signera le commencement de la chute. A partir de ce moment, la vie d'Héloïse et d'Abélard atteint aux dimensions du drame: ils ne vivront plus que séparés, elle au couvent, lui, une nuit castré, plongé dans les affres de la rédemption par la religion, poursuivi par des ennemis qui n'auront de cesse qu'il soit jugé hérétique, fuyant, de plus en plus seul, jusqu'à la mort. « Pourquoi le plaisir serait-il le péché ? » Héloïse n'admet que l'amour, Abélard n'admet que le chant de l'amour. C'est le combat de la passion qui entre eux se joue, combat auquel, seuls, les mots épistolaires ont pu donner un sens. Ce sont ces mots que Jean-Paul Dubois nous restitue, dans la tension de l'économie. Héloïse, nous ne la verrons pas. Elle est la voix (celle de Karen Rencurel) qui parfois se mêle à celle d'Abélard – comme un rappel, le rappel de la solitude ultime de la passion.

Héloïse et Abélard, jours terribles en Champagne. Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie de Vincennes, tél.: 43.74.99.61, à 20 h 30 (80 F).

L'ÉVÉNEMENT DU JEUDI



Le Monde

JEUDI 31 JUILLET 1986

AVIGNON 86

« Jours tranquilles en Champagne », de Didier Bezace

Abélard contre Héloïse

*Jean-Paul Dubois
est Abélard
seul en scène,
fou de Dieu.
Pour un spectacle simple
et magnifique.*

Quand l'intelligence épouse le talent, quand un comédien s'allie totalement avec un metteur en scène pour inviter au théâtre un texte, best-seller de la littérature classique, dont ce n'était pas l'évidente destination, quand un décorateur et un éclairagiste produisent leurs plus beaux effets, alors on assiste à l'un des plus jolis moments du festival.

Didier Bezace, du théâtre de l'Aquarium, a adapté pour la scène la correspondance d'Héloïse et Abélard en en extrayant l'un des aspects les plus vertigineux, celui du combat d'un homme contre lui-même, son corps, ses inclinations, un homme et qui s'essaie à élever au plus haut son âme de philosophe et de théologien.

Dans ce combat, il est séparé de sa bien-aimée qui lui écrit des lettres bouleversantes, synthèse d'intelligence, de préscience et de tourments physiques. Héloïse est la substance sensuelle de Pierre et résume la dou-

leur d'une femme qui ne peut exister en dehors de l'être qu'elle aime.

Didier Bezace a pris le parti de réduire Héloïse à la voix enregistrée de Karen Reicurel, parti qui donne paradoxalement à cette femme une présence immense. D'autant que nous pourrons la voir à travers un mouchoir blanc, tantôt agent de l'apaisement d'Abélard, tantôt instrument d'une plus grande torture.

Pierre Abélard, c'est Jean-Paul Dubois, seul en scène donc, maigre, le regard brûlant, avec pour vêtement un long manteau noir qui signifie sa condition, mais qui pourrait être aussi celui d'un anarchiste du tournant de ce siècle, il va, avec des mots simples que l'on entend bien, tous, dire l'histoire de sa guérison divine, guérison sur l'amour et Héloïse, sur l'orgueil blessé par deux conciles qui l'ont à chaque fois condamné et ont ordonné que l'on brûle ses livres.

Que l'on ne redoute pas une nouvelle explication d'un grand texte. Didier Bezace et Jean-Paul Dubois, dans les décors de Jean Haas et la lumière de Dominique Fortin, donnent une heure et demie de théâtre, sensuel, intelligent, beau.

OLIVIER SCHMITT.

ENFIN UN BEAU GESTE

Abélard entend la voix d'Héloïse mais ne prête l'oreille qu'à Dieu, qui ne dit mot. Un acte de consommation pour se réconcilier avec le théâtre

Il suffit de peu pour que les braises du théâtre se remettent à rougeoier. De peu ? Voire. Une passion dont l'empirement et la profondeur ont défini les siècles ; un comédien de valeur qui lui redonne vie temporaire ; un décor apprécié pour lui servir d'abri ; des sons et de la lumière filtrés de main de maître. Ce peu est tout.

L'histoire d'Héloïse et d'Abélard est d'autant plus bouleversante qu'elle a eu lieu (au cœur de ce que l'on nomme à tort « la nuit du Moyen Âge ») et que ses protagonistes nous en ont laissé la trace écrite sous forme de lettres. Le philosophe fête séduisit la jeune fille à la fête bien faite et bien pleine. L'oncle jaloux, par dépit, fait châtrer le coupable qui, dans une âpre contrée, fonde un couvent ; sorte de collège de philosophie où il porte la théologie à un si haut degré d'exigence que cela se met à sentir le fagot. L'Église lui impose de brûler son livre...

Didier Bezace, ayant découpé et cousu ensemble des pans de la corrépondance des amants, a conçu et réalisé un spectacle dont la gravité et la résonance confinent à l'expérience intérieure. L'acteur Jean-Paul Dubois, seul en scène, tient le rôle d'Abélard censé revivre son existence. Il n'est pas sans évoquer, avec son visage aux yeux fiévreux, aux méplats accusés, les figures romanesques de saint Bernard. Quant au vêtement, moderne et neutre, il rappelle le curé de campagne cher à Bernanos.

La scène est nue. Le décorateur, Jean Haas, a savamment travaillé sur les murs, dont la teinte verte, passée, suggère la lépre du temps et de l'abandon. Il y a un prie-Dieu, que l'acteur emporte dans ses déambulations (Abélard, homme traqué, avait la bougeolette) et une vieille bécane lestée d'une valise en carton sur le porte-bagages. Dans la paroi du fond, une ouverture laisse percevoir les lieux changeants d'un dehors supposé (éclairage de Dominique Fortin). Actionnant lui-même des commutateurs, l'interprète crée l'alternance du jour et de la nuit.

Dans un espace aussi désert, le moindre signe prend relief : un doigtier de

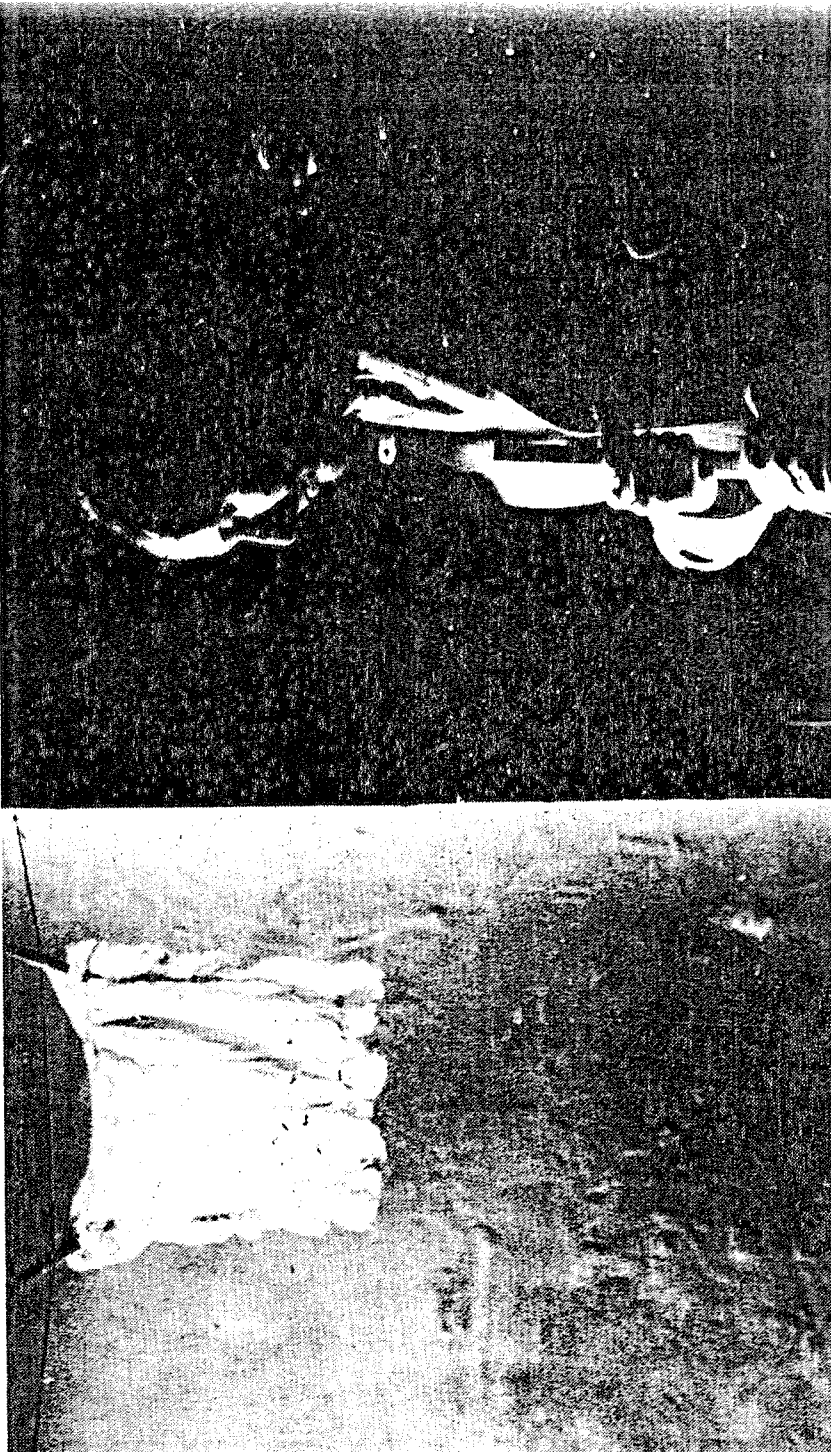
l'incinnoir soudain retiré de la main révéle le prêtre marié ; un tas de cendres synthétise l'autodafé ; un mouchoir bordé de dentelle, mis à sécher, peut être saint suaire miniature, dessous féminin ou, dans un courant d'air, manifestation frémissante de l'esprit...

Héloïse n'est que la voix off (Karen Rencurel) d'une permanente déclaration d'amour terrestre. De la chair parlante, tandis que l'homme en proie à cette voix intime s'efforce, à vue, d'en chasser jusqu'au souvenir, pour s'abîmer en Dieu, qui est silence.

Le théâtre a rarement porté à un si haut degré d'intensité plastique la description d'un tel combat.

Jean-Paul Dubois, tout en nerfs tendus, constitue un parfait écorché spirituel. Enfin un beau geste de consommation. On sort de là réconcilié.

Jean-Pierre Léonardini



Jean-Paul Dubois : « Le moindre signe prend relief. » (Photo Pierre Trovel.)

P'HUMANITÉ